La femme dans tous ses états dans *Branle-bas en noir et blanc* de Mongo Beti : de la soumission à la révolte

Armel Jovensel Ngamaleu

Université de Douala (Cameroun), Faculté des lettres et sciences humaines

jovenselngamaleu@gmail.com

Résumé : La problématique de la perception de la femme se veut prépondérante dans les œuvres romanesques de Mongo Beti, notamment dans *Branle-bas en noir et blanc*. Dans ce roman, il fait une peinture sérieuse et sulfureuse de la femme africaine, plus précisément celle camerounaise, sous le prisme d'une société postcoloniale aux mœurs insolites. La condition féminine y est dépeinte dans tous ses contours, dans un univers social prédateur, hanté par la phallocratie et qui semble réduire la femme à une pauvre proie. En effet, la femme est perçue, en général, de façon péjorative par la plupart des personnages masculins dans le roman. Il s'agit, entre autres, des proxénètes et des marabouts cyniques. Ces bourreaux exploitent ou abusent les femmes sur le plan sexuel et/ou matériel. La femme apparaît de ce fait comme une victime. Néanmoins, il va sans dire que cette situation aliénante à laquelle est confrontée la femme dans cette œuvre, inspire chez certains personnages féminins un sentiment de révolte profond, suite à leur désillusion. Ainsi, tandis que certaines demeurent, sans vraiment le vouloir, d'éternelles soumises, d'autres, par contre, parviennent tant bien que mal à s'indigner par rapport à leur malaise individuel, afin de défendre leur dignité et leur liberté, en tant que des êtres à part entière et non entièrement à part.

Mots-clés : femme, perception, sexe, soumission, désillusion, révolte.

« La vie d'une femme, quel chemin de croix ! »

(Mongo Beti, 2000 : 165)

Introduction

L'écriture romanesque de Mongo Beti se caractérise, comme chez certains romanciers africains de la même génération, par une évolution sur le double plan esthétique et thématique. C'est dire que la teneur et les visées des romans d'avant l'indépendance et ceux de la période post-indépendance contrastent à certains égards. Les mobiles et les enjeux sont divers et forcément liés au contexte historique et socio-politique qui, sans doute, a influencé le romancier au moment de l'écriture. Par ailleurs, Mongo Beti

a un style, au sens barthien [1] du terme, qui ne laisse point le lecteur averti, indifférent. Ainsi, Branle-bas en noir et blanc son dernier roman publié en 2000 et qui constitue le troisième d'une trilogie [2]. Dans cette œuvre, l'auteur fait un tableau résolument satirique, nourri d'un humour noir, de la société camerounaise au travers des personnages diversifiés (sexe, âge, statut socioprofessionnel, race, etc.), aux mœurs insolites et évoluant dans un univers cosmopolite et vicieux. Parmi ces personnages, on note les femmes. Elles occupent d'ailleurs une place prépondérante dans l'histoire narrée, pour moult raisons. D'ailleurs, ce roman dépeint la femme africaine et camerounaise en particulier sous plusieurs facettes. Dès lors, comment pouvons-nous comprendre le caractère ambivalent ou mitigé de la perception / représentation de la femme dans *Branle-bas en noir et blanc* ? En quoi la peinture féminine de Mongo Beti, à travers ce texte, traduit-elle une certaine perspective évolutive, voire révolutionnaire de la situation de la femme ? Nous allons essayer d'apporter des éléments de réponse à ces interrogations en montrant, d'une part, l'état de soumission et de dévalorisation dont est victime la femme et, d'autre part, sa prise de conscience et sa révolte.

1 La perception dégradante de la femme : entre soumission et déconsidération

Les femmes se trouvent au cœur des séquences narratives quasi tristes dans le roman. Elles sont dans une posture de victimes. Leurs bourreaux sont des hommes sans foi ni loi, qui se plaisent à abuser d'elles. Cette situation est due à la vulnérabilité de la plupart des personnages féminins ; mais aussi et surtout à leur crédulité et leur légèreté, entre autres. C'est dire qu'une perception ou une représentation dégradante de l'être féminin se dégage dans l'univers romanesque. La femme se trouve donc à la fois soumise et déconsidérée.

1.1 La figure de la femme traditionnaliste

L'image de la femme réduite à une machine à faire des enfants et à s'occuper de son foyer, tout en étant soumise à son époux, est incarnée dans la société du texte par un personnage anonyme. Le romancier a choisi de ne pas préciser son nom ; mais il décrit cependant de manière précise, la situation de la malheureuse femme. En effet, la mère de Nathalie est une femme meurtrie par son triste parcours de femme. Elle constitue l'illustration parfaite de la femme au foyer ; bref, de la femme traditionnelle. Elle déroule sa vie à sa fille déconcertée, depuis sa période de fiançailles, à l'âge de dix ans, jusqu'à son drame actuel d'épouse usée et pratiquement rejetée / remplacée après son exploitation ou sa péremption. La mère de Nathalie se souvient du début de son calvaire :

1. D'après Roland Barthes, dans *Le Degré zéro de l'écriture,* il faut distinguer, chez un écrivain, les trois concepts suivants : la langue, le style et l'écriture. À cet effet, il considère la langue comme « un corps de prescriptions et d'habitudes, commun à tous les écrivains d'une époque » ; cependant, le style est la « *chose* de l'écrivain, sa splendeur et sa prison ». Mais l'écriture, elle, « est une fonction [qui traduit] [...] le rapport entre la création et la société, [...] le langage littéraire transformé par sa destination sociale ; [...] la forme saisie dans son intention humaine et liée ainsi aux grandes crises de l'Histoire » (Barthes, 1972 : 16-18).

2. *Branle-bas en noir et blanc* fait suite à deux précédents romans respectivement *L'Histoire du fou* (1994) et *Trop de soleil tue l'amour* (1999), tous publiés aux Éditions Julliard, à Paris.

> J'avais dix ans, la première fois que ton père m'a vue, j'étais première communiante et vêtue de voiles comme une vraie bonne sœur. Avec l'accord de mes parents, les siens venaient de décider que je vivrais chez eux, avec eux, jusqu'à ma puberté, ils voulaient protéger ma virginité, pour être sûrs que j'aurais des enfants le moment venu. Comment décrire le désir dans son regard ! Je n'étais pourtant qu'une enfant [...]. (2000 : 105.)

Son expérience du rapport femme-homme est triste. Elle le laisse entendre à sa fille :

> [...] quand un homme pose son regard sur toi, tu le sens chargé de désir. C'est comme s'il te disait distinctivement : approche-toi, j'aimerais te caresser le pubis, j'ai mon zizi [phallus / verge] qui se dresse, quel plaisir si je te pénétrais là, tout de suite ! (2000 : 105.)

Ces propos en disent long sur la perception qu'ont les hommes des femmes. Et nous pouvons donc convenir que « dans le domaine sexuel, [les femmes] sont souvent tenues pour des instruments de plaisir. Elles ne connaîtraient le sexe que par rapport à la procréation ; il ne serait ordonné alors qu'à cette seule fin. Aussi, [...] [elles se doivent d'] être disponibles pour assouvir le désir masculin » (Flora Amabiamina, 2015 : 66).

Dans le roman de Mongo Beti, la mère de Natalie ressasse sa douleur de femme réduite au rôle de pondeuse, puis délaissée par le mari insatiable et gourmand, qui a désormais le regard ailleurs :

> À cinq enfants, il a jugé qu'il avait satisfait les rêves de la famille. Je n'ai plus existé comme femme. Quel homme voudrait de moi, ma petite fille, sinon par cupidité ? Mais moi j'ai rêvé d'amour. Est-ce que tu as déjà rêvé d'amour, toi aussi, ma petite ablette. Sais-tu ce que c'est ? (*Id.*)

Il va sans dire que cette mère, profondément déçue par sa vie de couple, retrace son parcours en essayant de mettre sa benjamine sur ses gardes. Elle aurait bien voulu vivre l'amour véritable dont elle rêvait. Mais le destin a été implacable pour elle. Elle n'a fait que pondre des enfants et vieillir au fil du temps pour se faire remplacer par une autre, Geneviève, dotée sans doute d'un potentiel érotique attrayant pour papa Ébenezer. En effet, la mère de Nathalie se trouve à présent au village, abandonnée à elle-même. Elle consacre son temps à faire les travaux champêtres qui l'usent de plus en plus. Et l'enfant (Nathalie), inquiète, « observait avec apitoiement cette femme pour qui elle nourrissait une passion proche de l'adoration ». La mère traduit en mots de désarroi le sort qui est le sien, pour prévenir sa fille contre le sort commun réservé aux femmes par l'arrogance et l'égoïsme masculins : « [...] qu'est-ce que je ferais à longueur de journée, ma petite fille ? Ton père m'a tout pris, jusqu'à mes cinq enfants. Je suis seule ici. [...] Si seulement mes enfants étaient là, si seulement ils venaient me voir de temps à temps. » (*Id.*) Pour autant, cette femme de posture traditionnaliste, demeure soumise à son époux, malgré toutes les injustices et souffrances subies. Elle continue d'obéir à son époux, « quoiqu'il [lui] demande. [Car] c'est ce que faisaient [les] ancêtres » (2000 : 104). Elle reste comme aveuglée, malgré sa déchéance, par l'autorité de l'homme et la logique patriarcale.

Peut-être est-ce du stoïcisme ? Écoutons-la plutôt : « Moi, si j'avais la considération, bien que je sois condamnée à la solitude le reste de ma vie, privée que je suis de mes enfants, est-ce que je me plaindrais ? Une infirme, femme abandonnée de surcroît, qui se soucie de la respecter ? » (2000 : 105.) Ainsi l'on peut percevoir chez cette femme de la vulnérabilité et beaucoup de crédulité. Elle ne formule presque pas de reproche à « l'homme qui [l]'a abandonnée » ; elle se résigne à son sort, au sort commun de toutes les femmes vivant dans une société machiste. Ainsi, « la vision masculine de la femme est sous développée, l'accent est mis sur l'état de sujétion dans laquelle est tenue la femme » (Bernard Mouralis, 1994 : 23).

1.2 La figure de la femme frivole ou légère

Outre le visage de la femme traditionnaliste, le romancier dépeint des femmes aux mœurs légères. Il nous donne à voir des femmes frivoles ou faciles qui se prêtent, plus ou moins, au jeu malin et, parfois, pervers des hommes véreux. Elles deviennent des proies à la portée des carnivores insensibles que sont les hommes. C'est le cas, entre autres, de Geneviève et d'Antoinette. La première est une femme mariée mais qui entretient une relation extraconjugale avec un jeune proxénète-pédophile cynique : Grégoire. La seconde est, purement et simplement, une prostituée qui se bat pour survivre tant bien que mal.

De fait, Geneviève est certes la seconde épouse de Papa Ébenezer [3] ; mais elle s'est mise dans une relation extraconjugale avec Grégoire. Elle aime ce jeune homme éperdument. Grégoire a fait d'elle sa proie car celle-ci est sous son emprise totale. En vrai, Grégoire est un gigolo ; puisque, comme le souligne un personnage au parfum de cette liaison, il « baise avec une vieille et riche rombière [...] » (2000 : 211). Grégoire entretient cette liaison avec elle par opportunisme, car elle est riche, de même que son époux. Nathalie rapporte à sa mère, en tant que témoin oculaire, les moments torrides de cette relation coupable menée par sa belle-mère : « Tu sais, maman, je l'ai surprise un jour dans les bras d'un jeune homme, qui lui chantait à l'oreille quelque chose comme : Si tu veux soigner tes maux de ventre / Soumets-toi à une fornication intense. [...] Elle se contentait d'un petit gémissement à peine audible. Elle roulait sa tête sur le torse dénudé du jeune homme, elle se pressait contre lui, elle promenait ses lèvres sur les yeux, sur l'oreille, sur la tempe du jeune homme, qui pressait ses mains sur ses fesses, troussait sa robe. » (2000 : 102.)

Toutefois, après les illusions amoureuses, la réalité peut être très amère. En effet, Geneviève s'est soumise, aveuglement ou passionnément, au pantin opportuniste et vicieux qu'est Grégoire. Mais lorsqu'elle a appris que ce dernier était épris d'une autre femme, Élisabeth, elle a plongée dans une crise de jalousie frisant la folie : « Elle allait et venait sans répit, mais désormais muette, sourde, aveugle, une vraie somnambule, les traits du visage figés comme ceux d'un cadavre, la lèvre pendante. » (2000 : 100.) Il va sans dire que Geneviève est victime d'une passion amoureuse dangereuse qui la déstabilise et, par ricochet, la ridiculise. Dans cette relation coupable, Geneviève, aveuglée, est soumise, manipulée, exploitée et trahie.

3. Il voyage régulièrement pour l'étranger et est en plus âgé. C'est dire que Geneviève quête, sans doute, à travers cette liaison avec Grégoire un supplément de romantisme et une possibilité d'assouvissement de ses fantasmes avec un corps plus jeune, plus voluptueux.

Antoinette, quant à elle, semble jouir de son activité de prostitution en toute liberté. Du moins, elle s'avère être une assoiffée de sexe ; elle s'offre facilement aux hommes. Certes, son métier consiste à s'offrir sexuellement aux hommes pour avoir de l'argent en contrepartie ; mais, Antoinette se donne aussi le luxe de payer Dagobert pour lui faire l'amour. Eddie, le héros atypique, le découvre lors d'une de ses enquêtes chez la fille de joie :

> Il [Eddie] se rendit chez la jeune femme vers onze heures du soir, vingt-trois heures comme on dit ici ; à cette heure-là, la pute bidonvillaise d'un toubab est déjà avec ce dernier, soit chez lui, s'il ne craint pas de se compromettre aux yeux de ses compatriotes, soit dans un hôtel ou chez un ami, toubab ou pas. Et chacun sait pourquoi. (2000 :169).

Eddie y rencontre Dagobert, un jeune homme qui a abandonné ses études à l'université pour des raisons pécuniaires et qui se fait entretenir par Antoinette. En retour, il se doit de satisfaire son avidité sexuelle. Elle monnaie donc pour avoir des rapports sexuels avec un partenaire de son choix, quand elle veut et comme elle veut. Dagobert est interrogé par Eddie en ces termes : « Combien elle te donne, Antoinette pour baiser avec elle ? » (2000 : 171.) Nous pouvons constater à quel point Antoinette se livre non seulement aux hommes à travers l'activité de prostitution, mais encore, elle est à même de payer un homme pour assurer la satisfaction de son appétit sexuel. Certes, elle est libre de s'exprimer sexuellement parlant [4], c'est-à-dire de jouir avec qui elle veut, autant de fois qu'elle le veut, selon ses capacités ; mais cette attitude s'avère quelque peu dégradante pour la femme qui, en somme, semble se réduire à un objet sexuel.

D'ailleurs, Eddie, un amateur de femme, va aussi se servir sexuellement de Nathalie. Il l'appelle péjorativement sa « poule ». En fait, les deux tourtereaux se donnent rendez-vous dans une auberge [5]. Cette rencontre réservée pour des ébats sexuels sans protocole, pratiquement mécaniques, peut constituer une illustration du phénomène libertin que Jean-François Bayart (2014) appelle « le plan cul ». Alors, puisque c'est un rituel que maîtrise Antoinette, elle se comporte bien en experte :

> Antoinette, comme la plupart des filles dans la même situation, se montra d'une ponctualité irréprochable. [...] Eddie lui parla le langage dont ils étaient, tous les deux, coutumiers, sans pour autant lui imposer de la fellation, qui était chez cet homme vulgaire la formalité préalable avec ce genre de nana. (2000 : 1994)

Seulement, l'indifférence d'Eddie est grande face à cette femme légère qu'il déconsidère de façon notoire, comme tant d'autres avec qui, il entretient juste des rapports sexuels. Elle est, elle-même, consciente qu'elle ne compte pas à ses yeux. Car plusieurs hommes

4. C'est ce que Michel Houellebecq (1994) nomme « le libéralisme sexuel ». Selon lui, ce phénomène obéit aux mêmes principes que le libéralisme économique, avec notamment les conséquences analogiques.

5. D'après les propos du narrateur, c'est un lieu où « des couples hâtivement formés viennent forniquer avec une rage mécanique, l'esprit ailleurs, comme si leurs organes étaient mus par des ressorts électriques incontrôlables. » (Beti, 2000 : 94)

l'ont déjà vue dans sa nudité extrême [6]. Antoinette est juste une poule pour Eddie, qui emploie le mot « poule » en lui donnant toute la charge péjorative y contenue. Cependant, Antoinette est décidée de se soumettre à l'indifférent et insensible Eddie, quoique dévalorisée ou méprisée. Elle laisse entendre, à ce dernier, ces mots : « [...] je serai toujours pour toi comme un toutou, le plus fidèle, toujours dans tes jambes, toujours comme tu veux. Tu viens demain, comme convenu [...]. » (2000 : 97.)

Au vu de ce qui précède, il va sans dire que la femme est en partie responsable de l'inconfort de sa situation. Cette situation inconfortable se traduit par le fait qu'elle est dans une condition vulnérable certes, mais il faut relever aussi que son attitude de crédulité et de légèreté constituent des facteurs de sa soumission, de son exploitation, de son aliénation et de sa déconsidération. Toutefois, nous pouvons également constater que la manifestation de la désillusion ou de l'éveil de conscience de ces personnages féminins débouche enfin sur l'expression de leur révolte.

2 Vers une perspective révolutionnaire chez la femme : de la désillusion à l'indignation

Mongo Beti donne à découvrir, mais aussi à réfléchir, à travers le parcours et les ambitions de ses personnages féminins. Sa peinture de la femme revêt aussi une dimension progressiste, et donc laudative. En effet le romancier, dans le quatrième chapitre du roman, pose cette question qui s'inscrit à juste titre au cœur de la problématique féminine qu'il aborde [7] : « Chaque société n'a-t-elle que la femme qu'elle mérite ? » (2000 : 57.) Nous pouvons déduire de cette interrogation une volonté peu ou prou explicite de remettre en cause la condition féminine dans la société camerounaise qui, d'après lui, est « une société qui boite [...] très bas [8] » (2000 : 113). Ainsi, nous percevons la désillusion de certaines femmes à travers leur prise de conscience, qui nourrit par la suite leur indignation ou leur révolte.

2.1 L'éveil de conscience féminin

La plupart des femmes dans le roman parviennent à se désillusionner et à prendre conscience de leur situation d'aliénation. C'est le cas de Geneviève, Nathalie, Antoinette, Élisabeth et les autres. Au sujet de Geneviève, nous notons qu'elle s'est laissé manipuler longtemps par Grégoire. Ce dernier a abusé de sa confiance sentimentale. Dès lors, la découverte de cette trahison a inspiré sa prise de conscience. Par conséquent, elle a commencé, à cause de sa profonde jalousie amoureuse, à développer une certaine animosité à l'égard de son gigolo. Son éveil de conscience, dû à son désenchantement douloureux (affliction / jalousie amoureuse), va la pousser à penser à la

6. Elle avoue à Eddie : « [...] Tu connais trop les filles comme moi, Eddie. Je ne suis pas une femme pour toi. Ce qu'il te faut, c'est une petite fille, une fille intacte, tu vois ce que je veux dire ? Tu seras le premier, comme ça tu la respecteras. Pas comme moi. Tu ne peux pas me respecter, Eddie. Trop d'hommes m'ont vue nue, les jambes en l'air, je suis trop souillée, tu ne me respecteras jamais (Beti, 2000 : 348).

7. Il convient de souligner, en nous référant à Jean-Paul Sartre (1947), l'engagement féministe de Mongo Beti, notamment dans ce roman, son dernier.

8. Albert Camus, dans son essai *L'Homme révolté*, estime que : « Le monde romanesque n'est que la correction de ce monde-ci, suivant le désir profond de l'homme. » (1951 : 42). Ainsi, faut-il souligner chez Mongo Beti une posture critique face à la situation féminine. Car si le romancier dépeint ou dévoile ce que subissent les femmes, son intention est, sans doute, d'inquiéter pour une prise de conscience et donc pour un changement progressiste dans la société.

vengeance. De même, Nathalie, oppressée depuis longtemps, va saisir enfin l'occasion de la chute morale de Geneviève pour se libérer du joug de cette femme acariâtre. Celle-ci se faisait passer pour sa génitrice, et l'empêchait d'aller rencontrer sa véritable mère. Nathalie, désormais, ne tolère plus cette usurpation si lâche de la part de sa belle-mère. Le narrateur en dit long à ce sujet :

> Ce fut de tout temps le drame de Nathalie, d'être à la fois très attachée à une mère profondément blessée par la vie et par son mari, mais en même temps de ne pouvoir éprouver de haine pour celui qui avait été le bourreau, peut-être involontaire, de cette femme merveilleuse. [...] Elle découvrait qu'elle n'avait pas supporté de ne trouver à la place de sa mère qu'un substitut, un ersatz au moment où les petites filles ont le plus besoin de l'assistance et des conseils de celle qui les a mises au monde. (2000 :108.)

Force est de comprendre la raison qui pousse Nathalie à prendre conscience de son malaise existentiel lié à sa situation de captivité et au mensonge dont elle a été victime durant toute son enfance et le début de son adolescence. Cette jeune fille parvient finalement à comprendre les contours de son mal-être. Elle a été longtemps privée de la liberté de vivre près de sa génitrice et de jouir des merveilles de l'amour maternel. Néanmoins, elle ne compte pas faire douce digestion de cette mascarade, cette fourberie, cette injustice ayant empoissonné sa vie et celle de sa mère.

Antoinette, quant à elle, désire plutôt quitter le pays pour aller se construire une nouvelle vie à l'étranger. Selon elle, le pays ne lui offre pas les possibilités de mener une vie digne. Elle a réalisé que la vie n'est pas supportable ici, et veut opter pour un ailleurs meilleur. Écoutons-la :

> La vie n'est pas supportable ici, Eddie, je veux dire pour une fille. Pour un garçon, je ne sais pas. Pour une fille, ce n'est pas supportable. Quand ça sera supportable, les filles ne partiront plus. Peut-être. Ici, il n'arrive jamais rien. Tu attends, tu attends, mais rien ne vient, pas même un petit boulot. Ne parlons pas de mari, est-ce que les Africains se marient même encore ? Et le temps passe, et on vieillit. Alors tapineuse là-bas, pourquoi non ? (2000 : 96)

Eddie essaie de la dissuader par rapport à son projet d'émigrer. Mais sa décision est prise : partir hors du pays, en Occident. Son ardent désir de partir est donc motivé par sa prise de conscience de la dérive de sa vie de prostituée.

Enfin Élizabeth, aveuglée par sa volonté d'enfanter, s'est retrouvée prise dans les filets du pseudo-prêtre, dénommé Roger, au camp K8. Elle y venait dans l'espoir de trouver une solution à son problème d'enfantement. Elle raconte sa descente aux enfers :

> [...] je voulais un enfant avec mon homme, nous n'y arrivions pas. On parlait partout du marabout Moustapha ben Larbi ben Moustapha [*sic*]. J'y suis allée, mais je n'avais pas assez d'argent [...]. [Il] m'a envoyée ici,

> croyant adresser le colis à Grégoire, mais c'est l'abbé qui m'a accueillie ; [...] depuis, Grégoire tente de me récupérer, voilà la situation. (2000 : 159.)

La mère supérieure a même été approchée par le concupiscent Grégoire qui prétend être en relation avec Élisabeth, la nouvelle proie sexuelle arrivée au camp. Elle en interroge la pauvre pour se rassurer : « Grégoire veut t'emmener chez lui. Il prétend que vous aviez une liaison, toi et lui, avant ton arrivée ici. Dis-moi franchement : est-ce que c'est vrai ? » (2000 : 158.) Élizabeth, indignée et enragée, réplique : « Cet homme ment comme il respire [...]. Je lui ai toujours résisté, mais on dirait que ça l'excitait davantage. Pas question d'aller chez lui, poursuivit Élisabeth, emportée par son indignation [...]. » (*Id.*) Certes, Élisabeth s'était laissée leurrer ; mais elle s'est rendue compte, à ses dépens, qu'elle s'était aventurée dans la gueule du loup. Elle l'avoue à la mère supérieure, sa protectrice au camp : « J'ai été trompée, ce qui arrive n'est pas ce qu'on m'avait promis, sinon je ne serais jamais venue. » (2000 : 158.) Elle a été victime d'une manipulation d'esprit de la part de ses bourreaux de marabouts [9]. C'est avec amertume, qu'elle savoure sa désillusion totale. Georges, l'amoureux inconditionnel de la belle Élisabeth, contient sa colère et supporte son dépit. Il manifeste de l'empathie à l'égard d'une des victimes ou pensionnaires du camp K8, cet espèce de goulag de femmes crédules et abusées : « [...] il songeait à toutes les tortures, morales sans aucun doute, mais peut-être aussi physiques, auxquelles sa pauvre et innocente Élisabeth avait été soumise dans cet établissement. » (Beti, 2000 : 317.)

2.2 L'expression d'une révolte salvatrice ou progressiste

Les mobiles de l'indignation des personnages féminins dans la société romanesque sont connus et divers. Ils varient selon les personnages et les figures de la femme représentés. S'agissant de Geneviève, la vieille infidèle extrêmement jalouse mais trahie par son gigolo, nous notons que l'acte de commanditer le crime de Grégoire est une preuve de son profond dépit, de son désarroi et donc, de sa révolte. Geneviève a choisi le crime comme moyen pour se venger de la trahison de son jeune amant. Un personnage confirme à Nathalie l'acte du crime et la cause : « C'est elle, pas de doute, [...] elle l'a tué, elle était trop jalouse. Tous ceux qui ont été témoins savaient que ça devait se terminer comme cela. » (2000 : 235.) Après cette vengeance criminelle, Geneviève « [...] a complètement disparu, personne ne sait où elle se trouve » (2000 : 246). Il va sans dire que Geneviève a préféré se venger en tuant l'objet de sa passion. Le crime devient salutaire, presque jouissif pour cette femme, amoureuse passionnée, mais trahie. On peut y percevoir une forme de sublimation, de compensation, voire de contournement de sa propre mort. Car elle avait la possibilité de se tuer ou de tuer le traître de son cœur. Elle choisit de tuer l'autre pour rester en vie. Sa disparition montre qu'elle est bien consciente de son acte. Elle désire se recueillir loin de l'atmosphère

9. L'abbé Roger, traqué et interrogé par Eddie, précise sans vergogne : « Élizabeth est venue à nous de son plein gré, très librement, elle le jurait, elle avait des désirs, des rêves, des aspirations auxquels nous pouvions satisfaire, mais à une condition que nous lui avons expliquée : pour entrer chez nous, il faut mourir au monde, au moins provisoirement. Tu pars sans au revoir, personne ne doit savoir ni même imaginer où tu te trouves. C'est le secret de la guérison. C'est ce qu'elle a fait. C'est ce qu'elle nous a dit qu'elle avait fait. » (Beti, 2000 : 318)

oppressante pour espérer décanter sa colère, se calmer enfin et reprendre si possible goût à la vie, voire ressaisir le sens de son existence. Malgré le crime donc, Geneviève aura pu se libérer de l'homme infâme qui l'avilissait. La révolte, on peut le dire, est salvatrice.

Nathalie va saisir l'occasion marquée par la situation trouble vécue par sa marâtre Geneviève pour se révolter à son tour. La cible de sa vengeance est, bien entendu, son bourreau d'autrefois qui est devenue sa proie. La jeune fille est animée par le sentiment d'une double vengeance : se venger elle-même et venger sa mère à cause de toutes les injustices subies. Le narrateur souligne : « C'est vrai que la prétention de l'usurpateur incite à la révolte. [Car] prendre sur ses genoux l'enfant qu'on n'a pas fait, quand la vraie mère, non loin de là, se morfond dans la solitude, n'est-ce pas une suprême présomption ? » (2000 : 108.) De fait, il faut rappeler que Geneviève est une usurpatrice car elle a osé « [...] s'asseoir lourdement et solennellement sur un trône qui n'était point vacant » (*id.*). Cette harpie a privé injustement une mère de la proximité de son enfant, en passant pour la génitrice, avec la complicité du père [10], un proxénète éhonté. Nathalie et sa mère forment, dès lors, un duo soudé, ayant pour principale adversaire Geneviève, « la sorcière », devenue presque « folle » d'ailleurs. « L'enfant, qui s'en était toujours doutée, savait maintenant qu'elle partageait avec sa mère sa haine pour l'intruse. » (2000 : 108.) Nathalie s'est libérée du joug de « son geôlier », cette « cerbère énigmatique et implacable » (2000 : 100). Elle a réussi à arracher sa liberté définitivement, en surprenant « les uns après les autres les secrets de Geneviève » (2000 : 109).

Antoinette, pour sa part, exprime en guise de révolte, son dédain pour la précarité de la vie qu'elle mène en tant que prostituée sans avenir dans un pays de misère. Elle est résolue à émigrer par tous les moyens. Elle est prête à tout, à cet effet. Sa résistance face aux jeux rhétoriques à visée dissuasive d'Eddie montre à quel degré elle est décidée. Selon elle, il n'y a plus d'autre issue que d'émigrer. L'émigration devient une voie salutaire, une nécessité pour elle, confrontée aux réalités locales de sa condition de femme. Elle s'indigne sur ce ton : « Je ne peux plus supporter notre pays-là, ouais. Eddie, je veux partir ailleurs. » (2000 : 95.) Elle désire de préférence « un toubab » ; c'est-à-dire un Blanc, car elle estime qu'avec les Blancs, contrairement à ses frères Noirs, « il y a toujours du respect et du sentiment » (*id.*), en plus de l'argent. Par conséquent, elle supplie, avec insistance, Eddie de lui accorder une chance : « Même le vieux qui t'accompagnait là tout à l'heure, ça ferait mon affaire. Tu vois, Eddie, je ne suis pas difficile, il faut seulement que je parte d'ici, c'est tout. Donne-moi une chance. » (*Id.*) Nous pouvons comprendre qu'Antoinette s'est résolument révoltée contre sa situation dégradante et est, plus que jamais, déterminée à changer son quotidien. C'est pour quoi elle est obsédé par l'idée de partir hors de son pays, à tout prix.

Élizabeth, quant à elle, durant ce temps passé dans le camp, a été la pensionnaire sur qui étaient orientés tous les fantasmes sexuels de ses deux principaux bourreaux : Grégoire le proxo-pédophile et Roger, le prêtre pervers. Elle suscitait la concupiscence chez ces deux hommes cyniques. De fait, Grégoire est tombé sous le charme de la belle

10. Ce dernier « préférait passer pour son oncle » (Beti, 2000 : 99).

Élisabeth. Il a tout fait pour l'emmener avec lui hors du camp, dans sa voiture [11] avec laquelle il trafique les filles pour son industrie sexuelle. Toutes ses tentatives (de nature violentes ou non) n'ont pas porté de fruit. Elles sont demeurées vaines car Élizabeth était déterminée à préserver sa dignité de femme. Elle a également résisté à Roger, le prêtre dévoyé qui la poursuivait de ses assiduités inconvenantes et indignes. Cette attitude constitue l'expression de la révolte dont a fait preuve Élisabeth, confrontée à une situation intolérable. Elle a su dire le « non » de l'homme révolté camusien :

> Qu'est-ce qu'un homme révolté ? Un homme qui dit non... [...]. Ce « non » affirme l'existence d'une frontière. On retrouve la même idée de limite dans ce sentiment de révolte que l'autre « exagère », qu'il étend son droit au-delà d'une frontière à partir de laquelle un autre droit [...] le limite. (Albert Camus, 1951 : 25).

En effet, Élisabeth a résisté face aux pressions du cureton Roger qui, cyniquement, avait pour intention d'abuser d'elle sexuellement, sous prétexte de lui donner la bonne « semence » pour obtenir un enfant. Il lui a fait ce qu'il convient d'appeler du chantage ou du harcèlement sexuel. Elle n'en revenait pourtant pas, à la fois scandalisée et choquée par le degré de perversité de cet homme appelé « l'abbé ». L'absurdité de la situation l'affolait. Cependant, pour le curé paradoxalement cynique et pervers, c'était une condition salutaire, une voie royale du bonheur quêté par la jeune femme. Il l'invitait à se prêter à des rituels saugrenus. Au début, l'abbé « lui impos[ait] longuement les mains en prononçant des paroles en latin » (2000 : 160). « Elle s'exécutait selon les injonctions du suisse [*sic*], au fur et à mesure des diverses phases de rite diabolique. » (*Id.*) Cependant, tout va se compliquer par la suite, lorsque l'abbé va révéler son intention perverse réelle, en extériorisant sa lubricité scandaleuse : « Mais le lendemain, l'abbé Roger convoqua Élisabeth à la chapelle et, l'ayant attirée dans la pénombre derrière le confessionnal, il lui mit une fois de plus la main sous la jupe et, à travers la petite culotte, lui caressa le pubis. » (2000 : 163.) Élizabeth va affirmer sa révolte en résistant physiquement et verbalement.

Conclusion

En somme, le romancier parvient à peindre sous plusieurs angles les rapports divers des femmes avec les hommes. Il découle de cette peinture que la perception de la femme dans la société du texte est mitigée ou ambivalente ; car elle est, en réalité, très péjorative et critique. Les hommes à cet effet, avec leurs mentalités sexiste et cyniques, constituent le sexe dominant et n'ont, pour la majorité, aucun respect pour les femmes qu'ils assimilent à de simples objets aussi exploitables sur le plan sexuel que matériel. Au demeurant, Mongo Beti se veut, à travers son style humoristique, ironique et caustique, un observateur averti et critique de la société camerounaise actuelle foncièrement gangrenée par le patriarcat, le phallocentrisme et le cynisme. Il fait preuve, au sens sartrien, d'écrivain engagé (Sartre, 1947) et même de révolutionnaire avéré, militant pour l'émergence féminine. Le romancier sonne ainsi la cloche pour un éveil de conscience chez les femmes notamment ; car elles se doivent de prendre

11. Il s'agit, d'après le narrateur, de « sa splendide machine, [un] piège à femelles » ; et nous comprenons bien pourquoi.

leur destin en main en assurant le respect de leur dignité, de leur liberté et de leur rôle social. *Branle-bas en noir et blanc* apparaît donc comme un appel à la femme, pour éveiller sa conscience et redorer son image jusqu'ici injustement dégradée au nom d'une logique patriarcale désuète et aliénante. Ce faisant, Mongo Beti s'inscrit dans la tradition des grands défenseurs de la cause de la femme, au nom du progrès social, et du genre humain dans son ensemble.

Bibliographie

Amabiamina, Flora (2015), « L'éthos de femme libérée dans la chanson féminine camerounaise », *Cahiers ivoiriens d'études comparées / Ivorian Journal of Comparative Studies*, p. 61-76.

Barthes, Roland (1972 [1953]), *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil.

Bayart, Jean-François (2014). *Le plan cul. Ethnologie d'une pratique sexuelle*, Paris, Fayard.

Beauvoir, Simone de (1949), *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard.

Camus, Albert (1951), *L'Homme révolté*, Paris, Gallimard.

Houellebecq, Michel (1994), *Extension du domaine de la lutte*, Paris, Nadeau.

Mouralis, Bernard (1994), « Une autre parole : Aoua Keïta, Mariama Baa et Awa Thiam », *Notre Librairie*, p. 21-29.

Mongo, Beti (2000), *Branle-bas en noir et blanc,* Paris, Julliard.

Sartre, Jean Paul (1947). *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard.